



« Parlez-moi d'amour... » suite

L'amour et le don, le don d'Amour comme compétences en travail social

Par Manon Kinkin

Dans un précédent article¹, j'ai pu conter ma pratique mexicaine dans le monde de l'accueil des enfants. Grâce à cette expérience et à ce nouveau terrain, le *travail de proximité* est apparu sur le devant de la scène. Cette notion me semblait neuve et, dans sa découverte, j'en fus pour le moins troublée. J'ai alors voulu (re)questionner notre société sur sa manière de concevoir et de réaliser l'accueil des enfants : regards et conceptions sur la notion d'abandon, le concept de « famille », ... Après une trop brève enquête sur le terrain belge, j'ai notamment perçu des « hiatus » dans les méthodologies utilisées par les travailleurs sociaux ; une mise à distance *a priori* de la relation aux enfants. Les éducateurs mexicains que j'avais eu à côtoyer lors de ma pratique de dernière année en baccalauréat social, fonctionnaient dans un travail qualifié de « proximité ». Les relations qu'ils entretenaient avec les enfants étaient fortes, vraies, soudées. Ces dernières m'ont, dans un premier temps, déconcertées. Je ne cessais de me demander ce qui animait ces travailleurs mexicains. Quelle force, quelle impulsion les poussaient à être présents et parfois à vouloir en faire toujours plus ? Dans un second temps, j'en suis arrivée à l'hypothèse qu'il s'agissait de formes de l'Amour ?

Les notions de don et d'amour

En effet, après de longues discussions avec ma promotrice², je me suis orientée vers des notions de don et d'amour. Le don et l'amour pouvaient sérieusement être considérés pour comprendre les relations qu'entretenaient les éducateurs avec les enfants. Je n'avais jamais perçu cette forme d'engagement auparavant. Je n'ai donc pas immédiatement trouvé comment le définir. J'ai d'abord pensé à de la générosité, de la vocation, du dévouement, une façon d'habiter un statut. Enfin, remettant l'ouvrage sur le métier, je me suis ensuite demandée si le domaine du *don* et plus précisément du *Don de Soi* ne méritait pas d'être exploré.

Le don ? Notre société ne va pas dans ce sens. Je crois que la culture de notre société est plutôt de rivaliser, concurrencer, évaluer, juger, diagnostiquer. Avec les objectifs de rendre

¹ « Parlez-moi d'Amour... » Le lien à l'Autre et la relation d'Amour comme compétence en travail social, analyse 01/2011.

² Travail de fin d'études encadré par Madame Anne-Donatienne Hauet, professeur d'Anthropologie et de Méthodologie de l'intervention sociale

plus performant, d'annuler les risques d'échecs, d'erreurs, de diriger l'humain, ne pas perdre de temps ... Nous percevons que dans ce contexte, décider d'engager sa personne, de s'engager *avec* et *pour* l'autre est un réel don, presque insensé ou impensé, un don immatériel qui est en fait un don d'Amour. C'est là que je me suis arrêtée le plus longuement dans mon analyse – qui n'est qu'un début. Le domaine du don est large, complexe et un article n'y suffirait pas pour étudier pleinement un thème qui a déjà tant fait couler d'encre en anthropologie (pour ne citer que cette discipline).

Plongeons-y un moment. Vous le comprenez maintenant, c'est l'expérience du travail avec les éducateurs mexicains par contraste avec le terrain belge, qui m'a poussé à me questionner sur le don. Luc Boltanski avec « *L'amour et la justice comme compétences* »³ et l'introduction de Florence Weber à Mauss⁴ ont été des repères essentiels dans ma démarche. Ils m'ont permis d'entremêler la notion de don et celle d'Amour pour arriver au *Don de Soi*. Voilà par quoi mes éducateurs mexicains étaient guidés, telle était mon interprétation du terrain découvert.

En tout les cas, en prenant l'entrée du « don », je pouvais parler de la conception et des modalités de l'accueil des enfants sans me focaliser sur le « tempérament latino » ou sur la nécessité financière des éducateurs. Et donc, du besoin d'investir dans leur emploi pour ne pas le perdre ou sur le concept de « famille » vue par « le côté latino familles élargies ». Ces interprétations sans être absolument fausses paraissaient réduites et ne m'aidaient pas à construire mon objet, à mener ma recherche.

Entrer dans le domaine du don

Commençons par nous interroger sur cette notion de « don ». On ne peut poser cette question sans faire appel au père fondateur de la théorie sur le don, Marcel Mauss. Il m'a largement aidée avec son « *Essai sur le don* »⁵ à explorer la complexité du domaine.

Marcel Mauss parle de trois temps principaux dans le cycle des échanges : donner ; recevoir ; et rendre. Ce processus renvoie à deux notions connues depuis Mauss: le don et le contre-don. Ces trois temps sont bien distincts : nous donnons et nous recevons. Les actes peuvent être vus séparément : l'un et puis l'autre ; ou en un même temps. De fait, nous pouvons donner et recevoir au même moment. J'ai d'ailleurs été fort sensible à une notion de Michaël Singleton⁶ qui est celle de « *(r)apport* ». Nous donnons et rapportons en même temps. Nous sommes dans une « relation », un lien où l'échange entrecroise, va à double sens.

Dans cet échange, le don peut être matériel ou immatériel (l'amour, la reconnaissance, les émotions, le sens,...). Le second n'est pas moins important que le premier. Nous reviendrons sur la place que peut occuper le don immatériel dans le travail social. Tel est un premier élément de cadre sur cette notion de « don ».

Pourquoi donne-t-on ? Pourquoi ou par quoi mes éducateurs mexicains étaient-ils animés ? Quelles sont les *raisons* de l'échange, leurs motivations. En effet, je crois que l'orientation que nous leurs donnons aura un impact sur la définition de cette notion de « don ». De fait, le don en lui-même, l'objet, le matériel, n'est souvent pas l'essentiel. Ce qui importe plus, ce sont les intentions qui nous poussent à donner et poussent l'autre à rendre à son tour ; ou vice et versa.

³ In *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990

⁴ MAUSS Marcel, *Essai sur le don-Introduction de WEBER Florence*, Paris, Puf 2007

⁵ In *Essai sur le don-Introduction de WEBER Florence*, *ibid.*

⁶ In Chair Singleton 2011, Université Catholique de Louvain, Laboratoire d'Anthropologie Prospective, mai 2011

Exemple : si un homme m'offre un bracelet pour me montrer combien il est reconnaissant de ce que j'ai pu faire pour lui, j'accepterai ce cadeau, cet objet, ce don. Mais s'il me l'offre pour me déclarer sa flamme et que je ne la partage pas, je ne pourrai dès lors pas l'accepter. Or, l'objet, le matériel est le même. Nous voyons que je porte de l'importance à la reconnaissance que l'autre me porte, plus qu'au bracelet lui-même. C'est-à-dire, plus d'importance à l'immatériel qu'au matériel. Dans le don, la dimension immatérielle ne peut donc être sous-estimée. Au-delà de l'offre matérielle, c'est l'état ou la qualité de la relation qui s'échange aussi. Ce n'est pas parce que je refuse le bracelet que je me placerais forcément dans le domaine de la violence. Mon interlocuteur et moi sommes l'un et l'autre dans une *(re)négociation* de notre relation. C'est aussi à cela que servent les échanges.

Sans le développer, il faut préciser que des échanges peuvent bien sûr être vécus sur le mode de la violence. Cependant, l'objet ici est l'échange vu et coloré par le don.

Être lié... par l'échange

Le don ou l'échange instaurent ou se (re)réalisent à l'intérieur d'une relation. Ils s'entraînent mutuellement et n'existent pas *a priori* l'un sans l'autre.

Arrêtons-nous un instant sur cette notion de « relation ». Elle produit donc du lien et ceci de manière proche ou lointaine. Les objets circulent et participent à l'instituer et c'est elle qui exprime des rapports entre les individus.

Développons ce qui nous intéresse : le travail social de proximité. En effet, il semble qu'il est de tradition dans ce métier de se situer au plus proche de la personne, de son public. – C'est en tout cas ce que je veux soutenir – Cela consiste à, comme je l'ai dit, reconnaître notre public avec ses différences, ses défauts, ses qualités, ... Tout un programme qui n'est pas chose facile mais qui appartient à la démarche en travail social. Cette proximité devrait nous permettre de créer un espace « ensemble ». Il doit s'agir d'un lieu où nous apporterons et rapporterons. Revenons-y, nous sommes dans ce « **(r)apport** » ; dans un lien, un échange, dans une réelle relation où nous nous donnons l'un et l'autre ; et l'un comme l'autre. Nous entremêlerons ce que nous sommes chacun et formerons ainsi, comme j'ai déjà pu en parler, un espace de négociation et espace de don. Je pense aussi à cette citation de Claude Lefort : « le don est le geste par lequel l'Homme se révèle pour l'homme et par l'homme⁷ ».

Je voudrais tout de même poser une remarque quant à l'espace laissé ou donné aux travailleurs. Il me semble effectivement que le « cadre institutionnel » et la possibilité de « don » (de soi) soient liés. Je pense que si l'institution laisse peu ou prou de place aux travailleurs pour agir, si leur mandat est fortement balisé, la sensation de limitation, d'étouffement peut les toucher. Ils ne seront dès lors pas dans de bonnes conditions pour transmettre, donner, se donner.

Marcel Mauss nous parle de cette notion de relation. Il l'envisage par la contrainte qu'elle peut engendrer. Il avance cela dans le contexte du don et du contre-don ; donner mais recevoir en retour (de façon contrainte ou institutionnalisée ou non). L'ouvrage de Mauss met à jour l'ambivalence du don, oscillant sans cesse entre générosité, gratuité (l'offre) et contrainte (relative) du contre-don.

⁷ In BOLTANSKI Luc, *L'amour et la justice comme compétences*, Métailié, 1990, page 216

La gratuité, la dette et la charité

Commençons par dire si la gratuité existe, la dette doit exister elle aussi ! Que signifient ces deux notions ? La gratuité pourrait être de ne rien exiger en retour à notre don. Il me semble important de préciser que rendre n'est pas exigé mais n'est pas interdit non plus ! La dette, quant à elle, suppose que quelque chose est exigé en réponse à notre don.

Demandons-nous « ce qui pousse » le donateur à faire son don. Envisageons quatre cas de figure :

- 1/ il donne dans un contexte institué de don et contre-don, cet échange réitérant, réaffirmant le lien déjà établi ;
- 2/ il donne en suivant son intérêt et place dès lors le donataire dans une position de dépendance, d'interdépendance ;
- 3/ il le fait par « pitié » ou culpabilité sociale. Il est dans le domaine de la charité ;
- 4/ il donne par Amour, sans attente de contre-don (j'y viendrai avec l'aide de Luc Boltanski) et il semble accepter un rapport de gratuité.

Le premier cas est fort connu et, dans sa forme contractuelle, ne soulève guère de problèmes. Si les rapports de force ou de pouvoir y existent aussi, ils semblent relativement convenus et assumés par les protagonistes.

Le second cas de figure. Le donateur donne dans son propre intérêt. Il poursuit une stratégie de liens et ses objectifs ne sont pas indépendants d'un rapport de pouvoir (entre autre politique). Ce don contient de la violence. Le don, dans ce cas, instaure aussi la dette et une forme de domination de l'Autre. A moins qu'il n'accepte sa dépendance, le donataire est mis en dette envers le donateur. La question reste de savoir si, finalement, donner pour dominer est réellement un don ? Si nous absorbons l'Autre (en lui dictant ce qu'il doit faire, par exemple), il peut se sentir tout petit. Ceci, parce que nous définissons la relation, voire pensons à la place de l'autre. C'est dans ce type de contexte que la générosité peut être ressentie comme des formes de contrôle ou comme une charité désobligeante. Un glissement s'opère et nous passons dans la violence, la générosité blessante nommée « charité ».

Brièvement, la charité est de *donner à l'Autre par « pitié » et parce que nous l'estimons malheureux et en besoin d'aide*⁸. Quels critères utilisons-nous pour dire de l'Autre qu'il est malheureux ? Les uns diront que les enfants mexicains que j'ai côtoyés étaient malheureux (sans parents, « abandonnés » dans une maison, ...) et moi je dirai qu'ils sont bel et bien heureux, que cette maison est réellement une seconde chance de la vie. Je n'ose pas m'embrancher sur la notion de « vérité » ou de « réalité ». Le débat serait trop long. Mais, une autre façon de glisser vers des formes de violence est, à l'inverse de le contraindre à rendre, lui interdire de rendre. Le don et la « dette » où le don de l'Autre est refusé ou ignoré ou interdit, condamne l'Autre dans sa possibilité ou capacité à être dans l'échange. Face à cela, celui qui reçoit possède deux alternatives : soit se poser en victime (en respect au don de la personne) ; ou estimer qu'il vaut mieux que cela et par conséquent refuser ce don, rompre la relation ou se placer dans une *dette perpétuelle*.

Heureusement, l'échange peut être vécu d'une autre manière. Luc Boltanski⁹ m'a montré qu'il pouvait être bercé et animé par l'Amour sincère et réel. Ceci nous permet de voir le don sous un autre angle.

⁸ Pensée inspirée de l'ouvrage de Paul FUSTIER avec *Le lien d'accompagnement-Entre don et contrat salarial*, Paris, Dunod, 2005

⁹ In *L'amour et la justice comme compétences*, Ibid.

Le don et l'amour, le don d'amour L'échange vécu différemment

Notre société actuelle a pris pour habitude de bafouer « l'Amour » : nous sommes dans des états de guerres et de violences quasi-perpétuelles, inouïes, de différentes manières et sur la surface du globe. Des populations se battent, s'entre-déchirent pour finalement se réclamer « justice ». Pour cela, elles ont recours à un intermédiaire, un médiateur (en réalité un juge) qui fera appel à la loi comme justification. Il désignera un vainqueur et un perdant. Il dira le droit et l'obligation des parties dans le cadre d'un rapport à une « équivalence générale » établie et reconnue. Justice sera ainsi rendue. Le but est d'arriver ou de maintenir un état de paix.

Or, Boltanski dira que la dispute en justice peut toujours être relancée. Pourtant, c'est avec ce régime de la justice que nous vivons et fonctionnons. Par cette justice, nous sommes constamment dans l'évaluation, « le pesage », car nous sommes en réalité à la recherche et dans la perspective de l'équivalence générale. Est-ce vraiment la seule voie pour trouver ou conserver un état de paix ?

Luc Boltanski nous propose un modèle tout à fait utopique qu'il reprend à Platon et surtout aux pères Jésuites qui semblent les seuls à l'avoir quelque peu conceptualisé : il se nomme « l'Agapè ». C'est un état d'amour « heureux » dans lequel la personne peut se trouver. C'est une figure d'une grande complexité surtout parce qu'elle est si étrangère à notre monde contemporain. Cela même la rend intéressante. Je ne peux que l'aborder succinctement car la développer demande de l'espace. Commençons par dire que l'agapè est basé sur le principe de l'amour gratuit, sans retenue, inlassable. D'emblée, nous imaginons que ceci est irréel dans ce monde qui est le nôtre. Lorsque j'ai parlé de l'attitude paternelle, parentale des éducateurs mexicains dans l'accueil des enfants, les réactions autour de moi ont été de deux ordres : ils sont obligés d'agir ainsi pour garder leur emploi (motifs économiques) ; ils sont comme cela parce qu'au Sud, la culture de la famille élargie est encore présente (motifs culturels). Personne ne m'a parlé ni de don de soi ni d'amour.

Si l'agapè est irréaliste et impossible à mettre en œuvre, c'est qu'un monde complet d'amour nous semble hors de portée. Toutefois, l'agapè m'a permis de ramener le concept d'Amour dans un cadre professionnel. Un « impensé » pour moi aussi jusqu'ici. Par lui, j'ai pu approfondir ma réflexion sur les concepts d'échanges, de (r)apport entre soi et l'autre. J'ai pu penser le don autrement qu'en terme de « conflit » symbolique ou d'alliance politique.

Cette « utopie » présentée par Boltanski, m'a permis d'envisager de nouvelles conceptions, une nouvelle vision de l'Humain, de la société, des relations entre les hommes. De fait, l'agapè n'attend aucune reconnaissance. Elle continue inlassablement d'aimer l'autre, qu'il lui rende ou non. Finalement, cette figure nous pousse à réfléchir ce que serait l'amour, le don inconditionnel à l'autre et à imaginer un monde de la gratuité, au-delà de l'utile et de l'intérêt.

Cependant, le monde de l'amant ou celui du justicier sont des mondes bien différents, des régimes d'actions parfois presque opposés. Ces deux régimes peuvent-ils se rencontrer ? Ils recherchent tous les deux la même chose : un état de paix. Avec Boltanski¹⁰, leur rencontre peut se produire par le chemin des médiations ; et avec Laplantine¹¹, par la voie du métissage.

¹⁰ In *L'amour et la justice comme compétences*, *ibid.*

¹¹ LAPLANTINE, F. - NOUSS, A., *Le métissage*, Flammarion, Paris 1997

La première fait passer de l'un vers l'autre, entraîne le justicier dans l'amour (ou l'inverse); le second, recombine, réinvente, recompose ; c'est un espace intermédiaire, espace « tiers ». L'un et l'autre méritent d'être creusés car ils peuvent inspirer les méthodes du travail social et être des lieux où circulent les dons.

Au final, c'est une profonde remise en question sur les modes relationnels de notre société que j'interpelle. C'est un système qui influence la manière dont nos enfants sont accueillis ainsi que les conceptions et conditions relationnelles qui façonnent le travail social. N'oublions pas de considérer notre public et d'agir avec lui, de l'écouter. Apportons-nous ce que nous avons à nous apporter ; donnons-nous ce que nous avons à nous donner ; créons de réelles relations basées sur « l'échange » et le « lien ». Mes dernières phrases portent aussi mon utopie. Le développement durable des, et pour les générations futures ne peut-il, ne doit-il pas être marqué du sceau de l'Amour ? Pouvons-nous leur laisser des institutions robotiques où les éducateurs seront sans affect et sans émotion ? Pouvons-nous leur laisser un monde de guerre froide plutôt qu'un monde de liens et d'Amour ? L'opinion a souvent fait l'écho de la violence entre les hommes : l'homme est un loup pour l'homme.

Pourtant, l'humanité a aussi une histoire qui raconte de beaux gestes, de belles inclinations. Cela ne me semble guère moins raisonnable qu'un monde de violence. Je veux plutôt croire que le monde social va bouger ; changer ; oser ; assumer le retour de la solidarité, de la gentillesse et de ... la confiance. Là, il y a de fameux défis.

« Le Monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser » (Arthur Rimbaud).

Manon Kinkin

Avec le soutien du Ministère de la Communauté Française